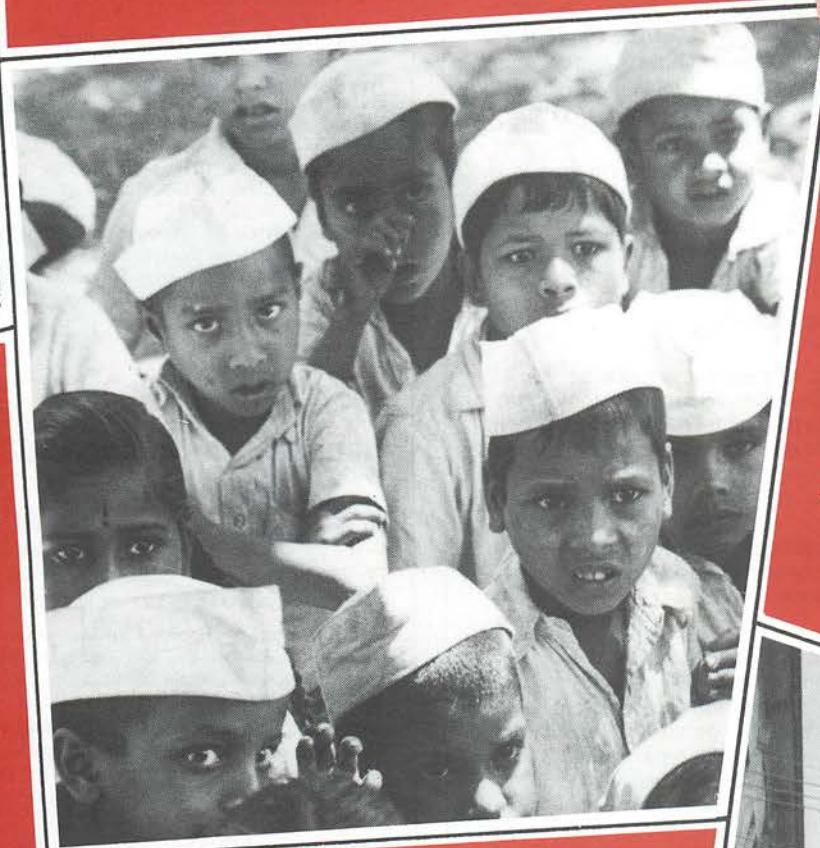


TRIBUNE DE CAUX

changer

Si vous
recevez
changer
pour la 1^{re} fois
lisez
page 3



L'ESSOR RELIGIEUX EN CHINE

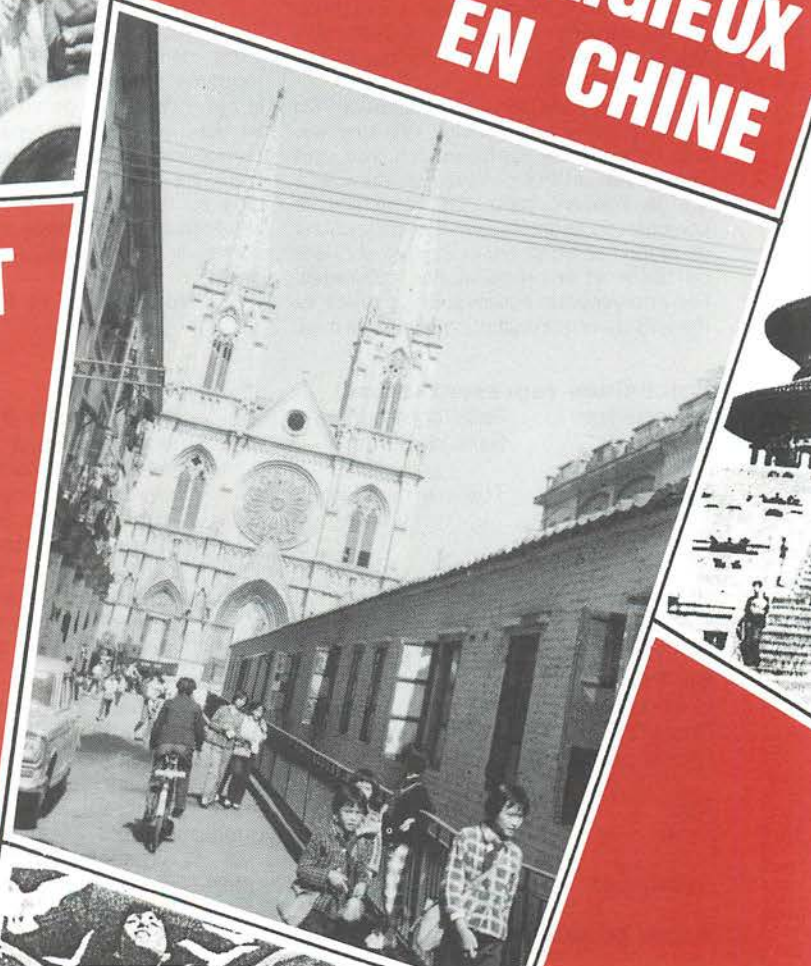
DEVELOPPEMENT

Inde :

Une
conférence-dialogue

Une ferme au service
des autres

Un point de vue
africain



UN SOLEIL EN PLEINE NUIT

La tournée en Suisse

Depuis le 15 janvier a lieu en Suisse romande, à l'invitation de l'ordre des Capucins et, selon les villes, d'autres groupements, une tournée du spectacle musical de Hugh Williams et Kathleen Johnson. Comme on le sait, il s'agit de la présentation d'un François d'Assise partant à l'assaut du monde d'aujourd'hui. Dans les trois premières semaines, à Fribourg, Neuchâtel, Bulle et Sion, on a compté 6 000 entrées, y compris les matinées réservées aux collégiés. D'autre part, à deux reprises, des extraits du spectacle ont été présentés dans des communautés de sœurs cloîtrées. Michel Orphelin et l'équipe technique qui l'accompagne ont été reçus à Fribourg par Mgr Mamie, évêque de Fribourg, Neuchâtel, Lausanne et Genève. Après avoir assisté à des extraits de *Un soleil en pleine nuit*, le prélat a dit à Michel Orphelin : « Ce n'est pas un spectacle, c'est une prière. »

Voici quelques phrases parues dans la presse suisse :

« Modernisé, inséré dans notre époque de téléphones, d'hommes d'affaires et d'avocats, il (François d'Assise) est devenu un vrai fils du XX^e siècle. Et ce que le spectacle a perdu en pouvoir suggestif, il l'a gagné en efficacité. (...) Un spectacle d'une riche substance. »

Feuille d'Avis de Neuchâtel

« La salopette de mécano a peut-être remplacé la robe de bure. Mais les yeux d'amour font le même ravage. L'eau de ce bain de jouvence reste pure. Et c'est cette eau-là qui abreuve les primevères et fait fouiller les fusils.

« Remarquable dans sa conception, *Un soleil en pleine nuit* de Hugh Williams, sur une musique de Kathleen Johnson, fait appel à des artifices techniques dont on a tiré le meilleur parti. En particulier la conjugaison audiovisuelle. Les projections de diapos se confondent dans la sobriété du décor et la précision des éclairages. Les interventions sonores enregistrées se marient dans une « sainte » harmonie avec

le direct. Comédien-chanteur et mime, Michel Orphelin éclabousse toutes les réticences par une foi qui ne trompe pas. Il croit en ce qu'il fait et cette force dégagée est sans contexte à l'origine de quelques excellents moments. (...) Michel Orphelin reprend le carnet de route du frère François et nous montre du doigt : le défi n'a pas changé et parle mieux que cent mille sermons. »

La Gruyère

« Il faut avoir beaucoup de talent pour entrer dans la peau de ce saint François moderne. Michel Orphelin porte la pièce à la force de sa foi, de son intelligence, de sa voix, et de son corps soumis à des contorsions difficiles. C'est assez prodigieux de prendre conscience qu'il n'y a plus, sur le plateau, ni héros ni interprète ; l'identification est totale, c'est saint François vivant son drame, sa montée vers le Christ. »

Nouvelliste et Feuille d'Avis du Valais

Prochaines représentations :

Saignelégier	Salle communale	mardi 2 mars à 20 h 30
Porrentruy	Salle de l'Inter	jeudi 4 mars à 14 h
		vendredi 5 mars à 20 h 30
Genève	Théâtre de l'Espérance	mercredi 10 mars à 20 h 30
		jeudi 11 mars à 20 h 30
		vendredi 12 mars à 20 h 30
		samedi 13 mars à 15 h
Montreux	Aula du collège	vendredi 19 mars à 20 h 15
		samedi 20 mars à 20 h 15
		lundi 22 mars à 20 h 30
Saint-Maurice	Salle du collège	
En France		
Lons-le-Saunier	Théâtre municipal	samedi 27 mars à 20 h 30
Besançon	Théâtre municipal	jeudi 1 ^{er} avril en soirée
Chambourcy		samedi 17 avril
		dimanche 18 avril
Dijon	Théâtre Familia	mercredi 21 avril en soirée
Lyon	Théâtre de l'Ouest lyonnais	samedi 24 avril à 20 h 30
		dimanche 25 avril à 15 h
Strasbourg	Centre culturel de Neudorf	mardi 11 mai en soirée
		jeudi 13 mai en soirée

Autres possibilités : Montpellier, Monaco.

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Nathalie O'Neill, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelynne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain, Marcel Seydoux.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 60 ; Suisse : Fr.s. 24. -

Belgique : FB 450 ; Canada : \$ 17. -

Autres pays par voie normale : FF 68 ou Fr.s. 27. - . Pays d'outre-mer, par avion : FF 75 ou Fr.s. 30. - . Prix spécial étudiants, lycéens : FF 30 ; Fr.s. 15. - ; FB 225.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De-Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 285.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 3 750 francs CFA (abonnement avion) ou 3 400 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

Jeunesse inventive

Trois jeunes rencontrés ces derniers mois : le premier est ingénieur à Zurich. Il construit puis installe des pompes solaires destinées à alimenter des réseaux d'irrigation en Inde ou dans les déserts d'Arabie saoudite. La fiabilité de ces installations est telle que les tournées d'inspection ne sont prévues que tous les cinq ans. C'est son métier. Jusque là rien d'extraordinaire. Mais pourquoi pas, se dit-il, imaginer des ballons propulsés par l'énergie solaire ? Désormais, c'est sa folie.

Le second est conseiller agricole dans la région lyonnaise. Mais en dehors de ses heures de travail, il se passionne pour l'aquaculture. Après quelques essais en Méditerranée, il tente, avec

deux amis, l'expérience à la Martinique. Dans les eaux chaudes des Antilles, découvre-t-il, la culture de troupeaux de poissons se fait trois fois plus vite. Alors, au moment où la pêche industrielle décime la faune marine, il décide de monter une entreprise. De France, chaque week-end, il expédie par avion un petit container avec des poissons minuscules qui vont croître dans les mers tropicales.

Nombrilisme

Plus désespérants sont les comptes d'apothicaire auxquels se livrent nombre d'employeurs et de salariés français à propos de l'application de l'ordonnance sur les 39 heures

Le troisième est un jeune réfugié du Laos. En séjour dans un pays du tiers monde, il a l'idée de construire un four solaire. Quelques planchettes, des morceaux de verre et une tôle d'aluminium qu'il peint en noir et le tour est joué. Deux ou trois essais, quelques ajustements, et voilà la cuisson des repas qui se fait sans combustible. Les paysans du village viennent tour à tour voir ce prodige de simplicité. Ils n'en croient pas leurs yeux.

Et il y aurait, nous dit-on, de quoi désespérer de la jeunesse d'aujourd'hui ?

hebdomadaires. Cette mesquinerie et ce manque de perspective sont peu dignes de la patrie de la fraternité.

Il est vrai que la décision gouvernementale, qui s'inscrit dans la logique de la

réduction nécessaire du temps de travail, bouleverse l'organisation des entreprises. Elle révèle aussi des égoïsmes catégoriels bien implantés en touchant à des habitudes et à des avantages acquis, en particulier aux temps morts qui étaient souvent comptés dans les heures de travail.

Les avantages acquis sont parfois dangereux, comme est dangereuse l'idée, si fortement ancrée, que l'Etat, ou le patron, ou l'Etat-patron, nous doit tout.

Et les deux millions de chômeurs à qui il serait bien égal que leur pause-café ou leur temps de vestiaire soient payés ou non ? Et les paysans du Sahel ou les pauvres de Calcutta dont les enfants, littéralement, meurent de faim ?

Allons, foin de notre nombrilisme national ! La France est autre chose que le pays du chacun pour soi !

Méridien

A TRAVERS CHAMPS

Dans le courant

C'est une fille d'agriculteurs installés sur de maigres terres à châtaigniers, aux confins sud-ouest des schistes et des granits du Limousin. Mais c'est à Panchgani que nous l'avons rencontrée...

Elle venait de travailler quatre mois à Calcutta, aux côtés de mère Teresa, à soigner les malades et les mourants. Elle nous a dit : « Mère Teresa ne veut pas que les volontaires qui viennent de partout l'aider le fassent par affection ou par admiration pour elle. Elle ne veut pas non plus qu'elles se dévouent par pitié pour les corps souffrants, ou par désir personnel de sacrifice ou de martyre. Pour mère Teresa, notre travail ne doit être qu'une façon de chanter l'infinie bonté de Dieu. »

« C'est vrai, nous dit un ami, on ne fait bien que ce qu'on est heureux de faire ! Et ce n'est pas pour rien que l'Evangile relie dans un flux ininterrompu de bonheur l'amour de Dieu, l'amour du prochain et l'amour de soi. Comment pourrait-on aimer les autres si on se coupait d'eux en se sous-estimant, en se maltraitant ou en s'adulant soi-même ?

« Et quiconque refuse de se placer tel qu'il est dans le courant chaud de l'infinie bonté de Dieu est bien près d'aller creuser un petit trou sous les feuilles mortes pour y enfouir le seul talent qu'il était chargé de faire valoir. »

Philippe Schweisguth

Si vous recevez « Changer » pour la première fois

Ce numéro de notre revue – ainsi que celui d'avril – est envoyé à titre gracieux à plusieurs centaines de personnes dont les noms nous ont été donnés par nos abonnés ou par l'équipe de rédaction.

Cet envoi, qui nous fournit l'occasion d'atteindre un public plus vaste que d'habitude, est aussi fait à un certain nombre d'anciens lecteurs qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont pas renouvelé leur abonnement en 1981.

Publiée par le Réarmement moral (voir au bas de la page ci-contre), dont elle fait connaître les buts et les réalisations, la revue « Changer » est bien plus que l'organe d'un mouvement. Elle veut :

- mettre à jour les expériences humaines qui concourent à une transformation profonde des mentalités ;
- porter le témoignage d'hommes et de femmes de conviction et de foi ;
- aider les hommes à amorcer en eux le processus du changement par une réflexion de fond.

Nous espérons que la lecture de ces numéros vous intéressera.

Au courant du mois d'avril, une lettre vous indiquera le nom de la personne qui nous a communiqué votre adresse et vous donnera la possibilité de vous abonner si vous le désirez.

Le service de diffusion

« **Q**UE pouvons-nous faire pour vous ? » Cette question a été posée à un responsable de l'Eglise en Chine par des chrétiens de l'Occident en visite dans ce pays. « Rien », fut la réponse. Un silence embarrassé suivit, après lequel l'Occidental revint à la charge : « Rien, et puis ? »

Cet échange amusant illustre bien la situation des chrétiens en Chine. Après avoir subi des persécutions pendant ces trente dernières années, ils sont aujourd'hui en passe de convaincre le gouvernement que leur Eglise est avant tout chinoise et qu'elle n'est en aucune manière inféodée aux anciennes puissances coloniales qui introduisirent le christianisme en Chine.

C'est par milliers que les Chinois fréquentent les deux cent cinquante églises protestantes et les quatre-vingt églises catholiques que l'on a réouvertes ou reconstruites ces deux ou trois dernières années. Le nombre des baptêmes est loin d'être négligeable. Les chrétiens d'Occident menacent d'anéantir cependant la dignité que les chrétiens de Chine ont acquise de haute lutte aux yeux de leurs concitoyens ; ils croient leur aide indispensable, qu'elle ait été demandée ou non.

Une liberté religieuse accrue est l'un des nombreux changements dont la Chine est le théâtre depuis la mort de Mao Zedong et depuis la chute des extrémistes de « la bande des quatre » en 1976. En accédant au pouvoir, les dirigeants plus modérés ont dû se rendre à l'évidence : d'une part la Révolution culturelle a été très impopulaire ; d'autre part, trente ans de maoïsme ont laissé la Chine dans un état désolant de sous-développement et cela est vrai en particulier pour les huit cents millions de paysans. Les dirigeants ont donc décidé de lancer un programme de modernisation, en rayant d'un trait bon nombre de principes maoïstes.

« Une civilisation socialiste spirituelle »

Des assouplissements ont été réintroduits afin de reconquérir la confiance des citoyens et de susciter la coopération et l'enthousiasme de tous dans l'effort gigantesque qu'exige la modernisation.

Si la libéralisation est visible dans le domaine de la religion, elle l'est aussi dans les arts et la culture. En outre, un nombre croissant de restaurants, de magasins et d'ateliers de réparation ont été ouverts par des particuliers et la gamme de produits de consommation que l'on peut se procurer s'est agrandie.

Par contre, le gouvernement n'a permis aucune remise en question du socialisme ou de la direction du parti communiste.

L'éphémère « mouvement démocratique » semble avoir été étouffé dès le début de 1981.

Compte tenu de toutes ces données, il faut souligner la volonté des Chinois d'admettre les erreurs du passé et leur ouverture évidente à de nouvelles méthodes. Ils se sont attaqués résolument à la bureaucratie, à l'inefficacité et au sur-emploi. (Même en haut lieu, la Chine compte plus d'un millier de ministres et secrétaires d'Etat !) Un des responsables a dit de l'élimination de la corruption qu'elle est une question de vie ou de mort pour le pays. Dans le *Quotidien du peuple* on pouvait lire récemment : « Il est urgent que nous revalorisons l'idéologie de notre peuple, ses vertus et sa spiritualité. » Deng

chrétiens ne représentent qu'une infime fraction du milliard d'habitants que compte la Chine. Cette fraction dépasse à peine 0,3 % de la population comme le montrent des chiffres récents : deux millions de catholiques et un million de protestants. Au cours des siècles, les Chinois n'ont pas favorisé une religion unique et structurée, mais une multitude hétéroclite de croyances allant de l'animisme à la géomancie et du culte des ancêtres au taoïsme, au bouddhisme et à la morale confucianiste, en passant par le culte de divinités les plus singulières.

Ces croyances ont peut-être perdu de leur force en trente années de marxisme, en particulier parmi la jeunesse, mais elle n'en sont pas mortes pour autant. Ces dernières années, les associations bouddhistes de Chine ont repris vie : des temples ont été réouverts ; une formation est donnée à de nouveaux bonzes et bonzesses.

En outre, l'Islam représente une force non négligeable : c'est la religion de la plupart des minorités chinoises d'Asie centrale. Huit mille mosquées sont aujourd'hui en activité dans la province du Xinjiang. Dans une autre région, le Tibet, le bouddhisme joue un rôle capital. La politique de tolérance religieuse actuelle a pour but essentiel de se préserver la fidélité de ces minorités, compte tenu du fait que les régions où vivent ces ethnies minoritaires (6 % de la population) couvrent environ deux tiers du territoire.

Désoccidentaliser le christianisme

Le caractère étranger du christianisme est plus évident que pour les autres religions. Les églises chinoises d'aujourd'hui, protestantes et catholiques, doivent leur existence à l'arrivée des missionnaires occidentaux au début du XIX^e siècle ; les essais précédents d'implantation chrétienne avaient tous été repoussés ou anéantis. Le hasard a voulu que l'arrivée du christianisme coïncide avec le déclin de la dynastie Qing (Ching) et l'apogée de la puissance coloniale occidentale en matière commerciale, navale et militaire. Lorsque la Chine s'est insurgée contre l'importation massive d'opium du Bengale par les Britanniques, ceux-ci réagirent en entreprenant deux guerres dont ils sortirent vainqueurs. Leur objectif n'était pas seulement de protéger ce commerce mais d'acquiescer en outre des droits préférentiels en Chine pour leurs ambassadeurs, leurs commerçants et leurs missionnaires et de leur ouvrir l'accès à des provinces chinoises qui leur avaient été fermées jusqu'alors. Parce qu'elle menaçait la capitale, l'attaque de Tianjin (Tien-Tsin) par une flotte anglo-française mit fin à la deuxième guerre de l'opium. Américains

L'essor religieux en Chine

Correspondance
David Bunton

Xiaoping en personne a exprimé le souhait de voir s'édifier « une civilisation socialiste spirituelle » qui permette de combattre la peur de l'avenir, le manque de confiance envers le parti et l'attitude du « moi d'abord » dans la vie quotidienne. D'autres dirigeants ont appelé de leurs vœux un retour aux valeurs morales essentielles de Confucius et d'autres philosophes chinois, non sans les débarrasser des vestiges de féodalisme et de superstition qui y sont souvent attachés.

Bien évidemment, c'est là une situation où des hommes de convictions religieuses ou morales pourraient faire un apport capital, mais c'est aux Chinois de le faire et non à des étrangers.

Les Occidentaux doivent savoir que les

Quatre aspects
de la vie en
Chine :

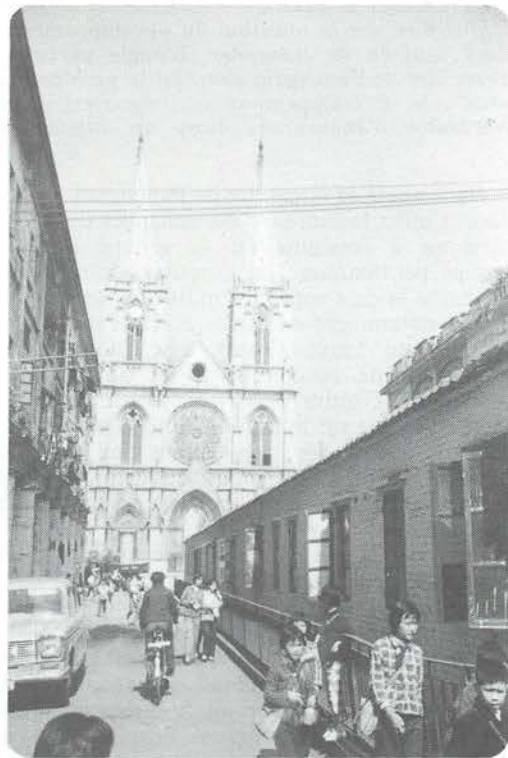
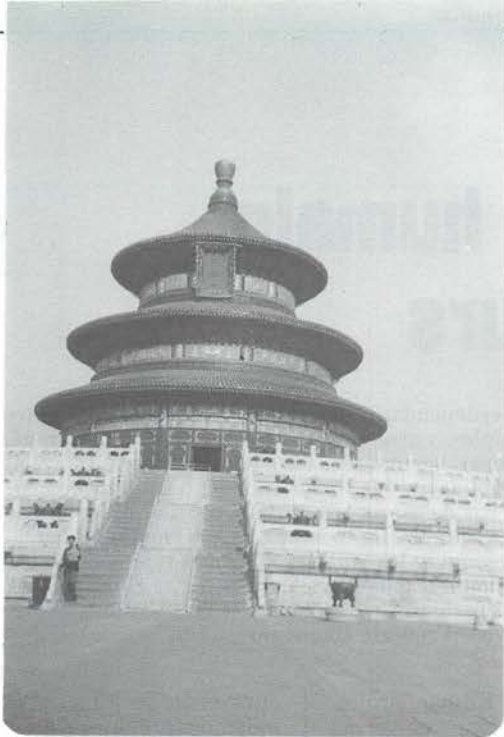
1. Le temple
céleste, à Beijing
(Pékin), où
l'empereur de
Chine venait
chaque année
renouveler ses
engagements et
prier pour la
récolte.

2. La route vers
la modernisation
est encore
longue. Un
ouvrier à
Guangzhou
(Canton).

3. La cathédrale
de Guangzhou
(Canton).
Jusqu'à sa
réouverture, en
1978, elle servait
d'entrepôt.

4. « Libération
de l'esprit – un
seul cœur et une
seule volonté
derrière les
quatre
modernisations. »

Une affiche de
propagande
gouvernementale.



Autres photos :
Koechlin :
page 6 ;
Phieng : pages 6,
7, 10, 12.

et Russes profitèrent des traités qui en résultèrent au même titre que la France et l'Angleterre. Rappelons que Napoléon III était aussi entré en guerre, prenant comme prétexte l'assassinat d'un missionnaire français : il exigea des droits spéciaux pour les missionnaires catholiques et les catholiques chinois.

Il n'est pas surprenant que la plupart des Chinois se soient méfiés des véritables mobiles des missionnaires, si sincères qu'aient été ceux-ci. Ces soupçons se renforcèrent d'autant plus que les missionnaires insistèrent pour que tout nouveau converti chinois, en embrassant la foi chrétienne, abandonne ses croyances ancestrales. « Un chrétien de plus, un citoyen en moins », disait-on alors.

L'Eglise de Chine a donc dû faire en sorte, durant ces trente dernières années, que disparaisse tout ce qui la liait à l'impérialisme. Le gouvernement de Mao est le premier à avoir libéré la Chine de la domination étrangère ; il a été aussi à

l'origine, dans les années cinquante, d'un mouvement dit « des trois autonomies » par lequel les églises s'engageaient à être indépendantes de l'étranger en matière d'organisation, de financement et d'évangélisation. Dans leur conscience, certains responsables des églises chinoises refusèrent de soutenir un mouvement inspiré en droite ligne par un gouvernement communiste ; ils l'ont payé de leurs souffrances. Pendant la révolution culturelle, tous les chrétiens ont souffert, y compris les chefs du mouvement « des trois autonomies ». Aujourd'hui, si le gouvernement modéré propage l'athéisme, il ne croit plus qu'il faille détruire la religion. Il croit plutôt que la modernisation de la Chine n'est possible qu'avec le concours de tous, croyants y compris.

En général, les églises réouvertes regorgent de fidèles ; cette affluence oblige parfois à tenir deux ou trois offices le dimanche. Il existe encore des chrétiens pour lesquels les offices sont célébrés chez

des particuliers vu le manque de lieux de culte. Faire une distinction entre une église officielle et une église clandestine en ce qui concerne les protestants, n'aide pas les chrétiens chinois dans leurs efforts.

Le Conseil chrétien de Chine, une organisation protestante, regroupe aujourd'hui des dénominations variées et a ouvert une faculté de théologie pour cinquante et un étudiants choisis parmi mille postulants. Ce Conseil chrétien est en train de réimprimer 200 000 exemplaires de la bible en chinois, la première édition de 135 000 exemplaires étant épuisée. Une nouvelle traduction est en préparation. Ce que craignent le plus les chrétiens de Chine, c'est « l'aide » non sollicitée de groupes occidentaux qui, par exemple, introduiraient des bibles clandestinement. Cela ne pourrait que compromettre l'indépendance acquise de l'Eglise de Chine. On comprend mieux alors le

Suite page 14

Rencontre
internationale
en Inde

Le facteur humain, toujours

par
Frédéric
Chavanne

Au centre asiatique du Réarmement moral, situé près de la petite ville de Panchgani, dans les montagnes de l'ouest indien, s'est déroulée du 3 au 9 janvier une conférence-dialogue sur le développement faisant suite à celle qui s'y était tenue l'an dernier (voir *Changer* n° 112).

Que dire sur la question du développement qui n'ait été déjà dit ? peut-on se demander. L'angle particulier sous lequel la rencontre de Panchgani abordait le problème pourrait se décrire ainsi : le développement ne suppose-t-il pas avant tout la nécessité d'instaurer, dans un monde de plus en plus

interdépendant, des relations de solidarité entre hommes, entre peuples, entre continents ? Or, passer d'une dépendance à sens unique, comme cela a été le cas pendant des siècles, à des réflexes de solidarité, est, pour les peuples nantis comme pour les autres, un pas de géant. Un courant continu de confiance et d'amitié doit être établi. La corruption, la malhonnêteté, les conflits de personnes, les réflexes d'égoïsme peuvent être alors considérés comme les plus grands obstacles au processus de développement.

C'est dans cet esprit qu'il faut lire le compte rendu que nous envoie Frédéric Chavanne sur la rencontre de Panchgani.

Dialogue II, la rencontre de Panchgani, voulait offrir le cadre où des échanges de personne à personne ou de groupe à groupe permettraient de s'écouter, de se connaître et de s'apprécier mutuellement. Cela a notamment été le cas entre représentants du Moyen-Orient, assez nombreux à cette rencontre, et les autres Asiatiques. D'autre part, il s'agissait de mettre l'accent sur le facteur humain trop souvent absent des négociations sur le développement. Comme l'a dit le professeur J. Tinbergen, prix Nobel d'économie, cité par l'un des organisateurs de la conférence, les spécialistes occidentaux du développement ont d'abord mis leurs espoirs dans l'aide financière. Les résultats n'ont pas été concluants. Ils ont ensuite cru à l'aide technologique, qui ne s'est pas révélée suffisante. On admet maintenant qu'il est tout aussi important de penser en termes de « développement humain ». Cela amène à poser une double question,

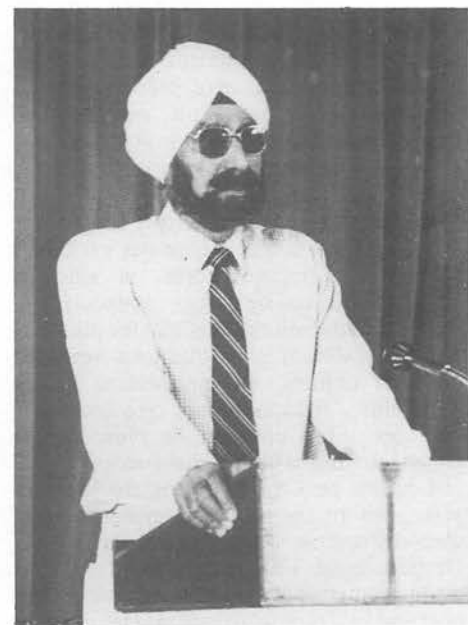
comme l'a fait M. Satish Kumar, professeur de sciences politiques à l'université Jawahrlal Nehru à Delhi : « Quel contenu donnons-nous au concept de développement ? », mais aussi : « Sur quoi se fonde notre bonheur ? » Idée que devait préciser un intervenant égyptien, le docteur A. Sallam, ancien ministre de la Santé, lorsqu'il évoquait les cinq cercles concentriques d'action que tout artisan du développement devrait garder à l'esprit : personnel, familial, national, régional et global.

C'est la diversité des participants qui, à l'image de la diversité des problèmes humains du développement, faisait l'intérêt de la rencontre : jeunes Indiens de toutes origines (y compris un groupe venu du Nagaland), industriels représentant certaines des plus grandes entreprises du pays, syndicalistes et cadres des mines, aciéries et usines hydro-électriques de la région de Jamshedpur, étudiants arabes à

l'université de Pune, généraux de l'armée indienne, hommes d'affaires japonais. On notait aussi la présence d'un certain nombre de participants, en particulier des agriculteurs, venus d'Europe et d'Amérique du nord. En tout 31 nations, dont 14 pays musulmans, étaient représentées. Dix personnes étaient venues de France.

Particulièrement frappante était l'attitude même des participants. D'abord l'humilité de tous ceux d'entre eux qui affirmaient être là pour apprendre. Ensuite, comme l'a dit M. Dhanapala, adjoint du haut-commissaire de Sri Lanka à Delhi, le désir de se libérer de toute étiquette afin d'établir un dialogue authentique. Enfin la simplicité dans l'échange d'expériences personnelles.

Quelques remarques, glanées au fil des jours, donnent une idée de ce que les uns et les autres ont retiré de la rencontre : « Ces journées m'ont fait rajeunir de cinq ans », a confié un général indien. « J'ai vu



ici une harmonie que je n'avais vue nulle part ailleurs dans ce pays », a commenté un diplomate européen en poste à Delhi.

« J'ai été très actif pendant les vingt dernières années, a dit M. Varadarajan, industriel de Hyderabad. Ici, j'ai eu le temps de contempler mon existence passée ; j'ai réfléchi à mon attitude vis-à-vis de mes collègues et de ma famille ; c'est une ouverture toute nouvelle pour le reste de ma vie. »

Pourchasser la corruption

« Je ne voudrais pas que l'on pense dans le reste du monde qu'en Inde tout est corruption, a déclaré lors de la séance qu'il a présidée M. Rajmohan Gandhi en évoquant l'escroquerie dont deux participants étrangers avaient été victimes de la part d'un conducteur de taxi-scooter. L'idée exprimée par l'économiste E. Schumacher que l'aide au tiers monde consiste à faire passer l'argent des pauvres des pays riches dans la poche des riches des pays pauvres n'est pas entièrement vraie. Il y a aussi des gens honnêtes. Une bonne partie de l'aide atteint effectivement ses destinataires.

« Cependant, a-t-il ajouté, si dans quelques nations du tiers monde l'engagement était pris de lutter pour diminuer sensiblement la corruption, nous aurions alors davantage la chance de voir à leur tour les nations riches augmenter leur aide de façon sensible. »

Face à l'attitude désabusée que l'on rencontre le plus souvent sur les possibilités de remédier à la corruption, les expériences personnelles dont plusieurs participants ont témoigné montrent que l'honnêteté est possible et qu'elle est plus affaire de choix que de circonstances.

Voici deux exemples parmi d'autres :

Mme Kusumarwardhy, d'Indonésie, diplômée en pharmacie et travaillant dans une usine gouvernementale de médicaments, a raconté comment, suite à sa décision de combattre la corruption dans l'entreprise, notamment la forme de corruption se traduisant en heures de travail manquées, elle avait été amenée à constituer une petite équipe. Le nouvel état d'esprit ainsi suscité a permis d'accroître sensiblement la productivité et de donner un nouvel essor à l'entreprise.

Un industriel indien de la province de l'Assam, M. Bagaria, a fait état des batailles qu'il mène pour l'honnêteté, batailles particulièrement ardues pour celui qui veut allier l'amélioration du sort de ses ouvriers au refus de tout compromis dans les moyens d'action. Il a aussi précisé que sa démarche était inspirée non par le choix d'une ligne d'action personnelle pure et dure, risquant d'être menée exclusivement contre les autres, mais par sa passion pour le changement des hommes.

Les minorités et le développement

Depuis plus de trente ans, les provinces du nord-est de l'Inde (Assam, Nagaland, Mizoram, Manipur, etc.), où prédominent des populations d'ethnies non indiennes, sont en proie à de graves difficultés : mouvements autonomistes ou indépendantistes armés, présence, lourde de problèmes, de près de trois millions d'émigrés clandestins venus du Bangladesh voisin, violente agitation estudiantine.

Un des animateurs du centre de Panchgani, M. Niketu Iralu, lui-même d'origine naga, a fait une intervention touchant à une question très souvent liée au problème du développement : la façon dont sont traitées les minorités.

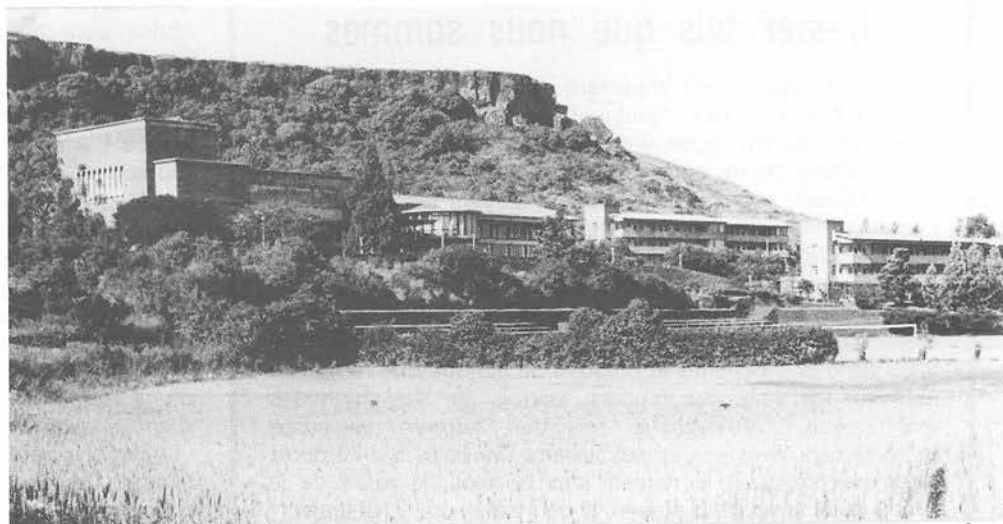
« Les guerres de libération sont populaires et applaudies pour autant qu'elles visent l'une des anciennes puissances impériales, a-t-il affirmé. Mais si votre bataille est livrée contre une des nations nouvellement indépendantes, non alignées et pacifistes, il n'en est plus de même. Vous êtes aussitôt taxé d'être manipulé par la C.I.A. ou quelque autre agent étranger.

La question pour moi n'est pas tant de savoir si l'intérêt de ceux qui se battent pour l'indépendance est véritablement d'accéder à l'indépendance, car nous vivons dans un monde qui est de toute façon de plus en plus interdépendant. Mais soyons clairs : l'impérialisme n'est pas le péché exclusif d'une race ou d'une région.

La vraie question réside dans la façon dont nous nous traitons les uns les autres. S'il n'est pas possible au gouvernement indien d'accorder l'indépendance aux Nagas, ce qui semble être le cas, nous demandons à être respectés comme des gens qui ont leurs convictions profondes, leurs espoirs, leurs peurs et leur besoin de s'épanouir.

Les négociations entre Delhi et nous sont inefficaces parce que nos interlocuteurs n'ont d'autre vision pour nous que de nous maintenir dans un état de docilité au moyen de brimades et de pots de vin. Il faut reconnaître que nous, de notre côté, nous ne leur faisons pas confiance, trop pleins que nous sommes de nos préjugés et de nos réflexes égoïstes de défense pour accepter de prendre en considération toute autre solution qui puisse satisfaire toutes les parties.

Je ne crois pas qu'il soit au-delà de nos sagesses respectives de trouver une solution juste pour peu que l'on accepte de négocier avec l'esprit ouvert et que l'on soit sincèrement préoccupé du devenir de l'autre », a-t-il conclu.



De gauche à droite, cinq des participants français à la rencontre, en visite chez des villageois ; au premier rang, notre collaborateur Philippe Schweisguth. Le général Harbaksh Singh. M. Niketu Iralu. Les bâtiments du centre.

EN Afrique, il est urgent que l'on trouve une définition satisfaisante du terme « développement ». Tant que cette définition n'existera pas, nos discussions perdront la sobriété du dialogue pour dégénérer en disputes et querelles.

Chacun y va de son affirmation : *Les pays africains ne sont pas en mesure de produire les denrées alimentaires nécessaires à leurs populations. Ils ne sont pas développés. Ils ne parviennent pas encore à voir ce qu'il faut faire pour atteindre l'auto-suffisance alimentaire.* De sorte que les yeux se tournent vers l'Europe, l'Amérique ou la Russie, où l'on espère trouver des solutions toutes faites aux problèmes de l'Afrique. Ceci parce que ce sont des sociétés *développées*. Pourtant, il n'y a pas si longtemps, à la veille du sommet de Cancun, les Américains se montraient des plus sceptiques à ce sujet, alors que l'Union soviétique ne se dérangeait même pas pour être représentée à cette conférence.

Il vaut donc la peine qu'un Africain se pose la question de savoir si ces formules à la mode et cette façon d'aborder le problème peuvent en quoi que ce soit aider l'Afrique à vaincre son « sous-développement ».

Pour y voir clair, commençons par essayer de comprendre quelle vision les gens ont de l'Afrique, surtout les non-Africains. Les matérialistes (marxistes et capitalistes) y verront surtout une immense masse de richesses non encore exploitées. Mais ils divergeront aussitôt sur la méthode à employer pour se tailler une zone d'influence et sur la répartition de ces zones. Car l'Afrique dispose d'une variété inouïe de minerais, de bois, de produits animaux et, avant tout, de richesses humaines qui fournissent aux pays « développés » de magnifiques débouchés pour leur quincaillerie militaire, qu'elle vienne de l'Est ou de l'Ouest.

Les Africains risquent aussi de devenir la proie facile de croyances venues de l'extérieur ou des alliés idéologiques contre leur gré, dans des conflits internationaux aussi futiles qu'injustes. Il est regrettable que de telles méthodes soient couramment admises et que se livrent sur le sol africain des guerres mettant souvent aux prises les membres d'une même famille.

Rester tels que nous sommes

C'est pourquoi il est important que, en tant qu'Africains, nous jetions sur notre continent un regard différent. Issus d'ancêtres qui ont façonné nos schémas de pensée et notre style culturel, nous commettons l'erreur de nous regarder nous-mêmes, et notre continent, à travers les lunettes de l'étranger ! Alors que ceux qui ne connaissent pas l'Afrique et ses problèmes peuvent se tromper à notre égard, ou se désintéresser de nous, il serait impardonnable de notre part de ne pas rester en leur présence ce que nous sommes réellement. Au cours des siècles, les Africains n'ont-ils pas vécu dans la prospérité et disposé de surplus que le monde extérieur est venu leur prendre, parfois par des méthodes malhonnêtes ? N'avaient-ils pas des cultures religieuses extrêmement évoluées et des valeurs familiales qui comprenaient la chasteté, le respect des anciens, le refus de la promiscuité sexuelle, la charité, la courtoisie, etc. ? Ne tiraient-ils pas fierté de leur travail ? Nos jeunes n'étaient-ils pas patiemment formés à maîtriser les métiers de leurs pères pour qu'ils puissent en vivre à leur tour ?

Notre réflexion sur le « développement » devrait nous

Mon regard sur le développement

Ces réflexions nous ont été livrées par un... l'obligation de réserve due à son rang, ... concert de déclarations venues d'experts... une authenticité

amener, en tant qu'Africains, à admettre honnêtement que notre précipitation à faire nôtre la façon étrangère de résoudre nos problèmes est le plus souvent irresponsable et inopportune. Il faut également reconnaître que ceux d'entre nous qui constituent la minorité instruite de l'Afrique n'ont jamais fait preuve de fermeté dans le respect des valeurs sur lesquelles nos ancêtres s'appuyaient avant l'ingérence des Européens. Comme cela se produit fréquemment, nous avons cédé à une émulation irréflective avec les étrangers, remplaçant d'importantes valeurs traditionnelles par des substituts insignifiants. C'est la faute des colonialistes, dira-t-on aussitôt ; excuse à la mode, qui est en fait ridicule. Il est grandement temps que nous nous mettions à raisonner avec objectivité et indépendance.

L'humanisme africain

Pour que l'Afrique connaisse un développement authentique, voici ce que nous devons dire aux capitalistes et aux socialistes : l'Afrique n'est pas dépourvue d'une philosophie sociale qui pourrait inspirer son développement économique, la formation politique de ses habitants et l'établissement de codes pour la vie collective. L'islam, le christianisme, le communisme, le socialisme ou le capitalisme, ont tous leurs bons et leurs mauvais côtés. Les sociétés qui ont donné naissance à ces croyances avaient des raisons historiques de le faire. L'Afrique a son propre mode de vie et elle désire avant tout qu'on la laisse le développer selon sa logique propre. Cette philosophie de l'Afrique, on pourrait la qualifier d'*humanisme* sans qu'elle se pose en antagoniste du capitalisme ou du communisme, même si ceux-ci sont diamétralement opposés l'un à l'autre.

Voici ce que pourrait être une définition du développement : *L'amélioration des conditions de vie des populations, en termes matériels et spirituels, jusqu'au niveau où chaque membre d'une société donnée peut être logé, vêtu et nourri suffisamment et avoir accès aux biens spirituels et culturels.*

Agissons-nous, dans notre vie quotidienne, chacun dans sa sphère, de façon à atteindre cet objectif ? Cette question concerne tout particulièrement ceux d'entre nous qui ont eu la chance de poursuivre des études assez poussées. Nous sommes censés incarner les résultats du développement à cause des grands livres que nous avons lus à l'université. Nous avons vécu à l'étranger, parmi les hommes blancs. Nous

d'Africain veloppement

omate africain en poste en Europe. Lié par tenu à garder l'anonymat. Dans le vaste de politiciens en tout genre, ce texte revêt une particularité.

connaissions « la différence entre ce qui est bien et ce qui est mal ». Aux yeux de nos compatriotes, nous sommes des blancs, n'était la couleur de notre peau. Notre exemple est suivi par le reste de la société. Et quels sont les critères du mode de vie supérieur lié à notre succès ?

- Etre vu en train de fumer les variétés de tabac les plus exotiques.
- Boire beaucoup, même si cela pose des problèmes financiers.
- Dans le domaine sexuel, faire preuve d'extravagance et ne pas tenir compte des sentiments personnels des individus concernés.
- Impressionner la galerie en possédant une ou deux voitures de luxe.
- S'habiller avec raffinement et suivant la dernière mode.
- Fréquenter tous les cinémas de la ville ; connaître le nom de toutes les grandes vedettes.
- Dans la discussion, ne jamais s'avouer vaincu, ne jamais s'excuser, rester toujours dur.
- Au travail, ne jamais se hâter, ne jamais faire preuve de modestie. Rester le patron, toujours aux commandes.
- Ignorer tout ce qui est africain : coutumes, langues, nourriture.

Maître ou serviteur ?

Cette énumération prouve bien que l'Africain instruit est devenu un maître et n'est plus jamais vu dans la position de serviteur. C'est exactement à ce point que commence la tragédie de l'Afrique. On veut être servi, commander, boire, fumer, ne pas travailler et pourtant toujours avoir de l'argent à dépenser. Et tout ceci est encore aggravé par ce qu'enseignent la radio, la télévision, le cinéma, les magazines. C'est là que se situe la contribution des Européens au sous-développement de l'Afrique. C'est à cela que tendent l'éducation et la propagande diffusées quotidiennement par les « pays développés ».

L'opulence matérielle, comme nous avons pu le voir, risque donc de ne pas conduire au développement. Téléviseurs, chaîne de haute-fidélité, revues, radios, films, armes, argent, ne pourraient qu'alimenter la flamme qui consumera les derniers espoirs de paix pour le peuple d'Afrique. Le pistolet ou le billet de banque donné à l'homme dépourvu de préoccupations morales ne pourra servir qu'à des projets

dangereux. Ce qui n'empêche pas le capitaliste comme le communiste de courtiser les Africains pour leur vendre mille et un produits, sans se préoccuper aucunement, dans leur lutte pour gagner leur soutien, des vraies bases du développement, du facteur moral dans la vie sociale. Heureusement que les Africains disposent abondamment de cette ressource-là. En fait, il leur faudrait non seulement y recourir dans leur propre vie politique, mais aussi comprendre la nécessité d'apporter une aide morale, soutenue par l'exemple, aux sociétés dites avancées, celles dont le mode de vie est entièrement sous l'emprise du matérialisme.

Le communisme ou la démocratie n'ont aucun sens s'ils ne sont sous-tendus par des principes moraux guidant la vie quotidienne des citoyens. Libérée des préjugés venus de l'Est ou de l'Ouest, l'Afrique pourrait parvenir à une conception du développement qui serait marquée par l'authenticité et l'humilité. Aux yeux des Africains, ce n'est pas une marque de développement que de disposer d'une capacité de destruction si perfectionnée que l'on peut anéantir celui qui pense différemment. Au contraire, une communauté « primitive », sans missiles et sans souci de guerre, a le temps de travailler la terre de saison en saison et de nourrir chacun, vieux ou jeune. Une telle communauté serait plus heureuse sans les parasites « instruits » qui risqueraient de faire de ses jeunes les « êtres supérieurs » évoqués plus haut.

La route ascendante

Avant de conclure, posons encore ces quelques questions :

A quels critères avons-nous recours, en Afrique, pour décider si une société est développée ou sous-développée ? Qui a besoin de quelle aide et de quel donateur ? N'est-il pas envisageable que les peuples « sous-développés » contribuent davantage à améliorer l'ordre mondial, s'il est clairement admis que les valeurs morales sont indispensables à tous les rapports humains ?

Ceux qui, dans nos pays, ont fait des études, peuvent-ils décider si les systèmes éducatifs actuels sont utiles ou néfastes à notre force morale ? Les auteurs de ces systèmes peuvent-ils être fiers des résultats obtenus ou admettent-ils la nécessité d'une réévaluation des valeurs et des méthodes employées ? Peut-on dès maintenant corriger ces erreurs ? Cette tâche de reconstruction nationale peut-elle être abordée en priorité – et dans la sérénité – par nos dirigeants ?

Nous qui portons en nous les marques de ce système éducatif défectueux, aurons-nous l'humilité d'accepter qu'il nous faut écouter davantage et changer considérablement notre façon de vivre, surtout si nous occupons des postes de responsabilité nationale ? Quelle est notre réaction à la description faite de l'Africain européanisé et de ses « succès » en Afrique ? Le changement ne doit-il pas commencer par nous-mêmes ?

L'Afrique traditionnelle est forte de ses convictions morales. Les querelles religieuses entre musulmans et chrétiens, les haines idéologiques entre marxistes et capitalistes nous ont été imposées de l'extérieur. Des hommes politiques, sincèrement décidés à suivre avec rigueur des principes moraux, n'auraient pas à passer leur temps à prêcher l'unité, l'harmonie et le patriotisme. Le déclin moral est la cause première des conditions déplorables d'hier et d'aujourd'hui : revanche, corruption, insécurité, instabilité, retards économiques.

Reprendre la route ascendante est une tâche énorme pour laquelle il nous faut nous réarmer. Ce sera un processus de Réarmement moral.

Avec de jeunes Indiens à Panchgani

Hindous, musulmans, bouddhistes, lycéens venus de leur Japon industriel, moines thaïlandais dans leur robe safran, étudiants de la grande Calcutta, représentants du Nagaland impliqués dans des mouvements de contestation contre Delhi... Les quelque cent jeunes d'Asie et du Pacifique qui se sont rassemblés du 28 décembre au 2 janvier derniers à Asia Plateau, centre international du Réarmement moral en Inde, sentent que l'avenir dépend d'eux.

Au-delà des journées intenses, joyeuses et enthousiastes, commencées par un quart d'heure de gymnastique tous les matins à 6 h 30, ponctuées de repas animés, de travail en équipe par roulement pour assurer le service et la vaisselle, et de programmes de détente le soir, bien des préoccupations et des questions de fond auront été soulevées.

L'hétérogénéité de la communauté formée pour quelques jours aura été un des atouts de la rencontre ; l'ouverture au monde, le catalyseur de leurs prises de conscience et de leurs décisions. La péninsule indochinoise, déchirée par l'histoire, était présente dans les esprits. La participation d'étudiants iraniens et proche-orientaux, ainsi que de quelques Européens, élargit encore davantage l'horizon de chacun.

Au fil des réunions, leur esprit aura successivement été catapulté dans diverses



La session
d'ouverture

régions du monde : l'Asie et les événements majeurs qu'elle a traversés depuis quarante ans ; l'Afrique du Nord et ses luttes pour l'indépendance ; l'Europe pendant la dernière guerre mondiale, et le Moyen-Orient d'aujourd'hui. Le but était à la fois de prendre du recul sur les événements de l'histoire récente pour comprendre les réalités du monde présent et observer le travail patient et déterminé des minorités actives qui y ont joué un rôle.

Ainsi s'est posé en termes très clairs un choix, celui d'appartenir à la majorité passive qui accepte le monde tel qu'il est, sans rien essayer d'y changer, ou d'appartenir à l'une des minorités qui essaient d'agir dans le monde.

La deuxième leçon tirée de ce tour d'horizon historique est qu'il existe deux sortes de minorités : celle qui exploite à ses propres fins les mobiles des autres tels que l'égoïsme, l'amertume, la haine, la jalousie, l'orgueil, la quête de plaisir sexuel ou l'idéalisme et le désir de justice ; ou bien celle qui accepte de faire face à ces

mobiles, qui se rend libre de toute manipulation en les maîtrisant et qui déclenche un processus de changement.

Au travers des témoignages de changement personnel, exprimés par certains des participants, et des batailles menées pour susciter de tels changements chez d'autres, il était manifeste que le désir de jouer un rôle dans son pays doit se transformer en consécration totale à une tâche qui dépasse carrière ou ambitions personnelles.

Les jeunes du Nagaland, qui trouvent une réponse à leurs ressentiments contre le reste de l'Inde, d'autres qui ont décidé de ne plus frauder aux examens, ou l'histoire de ces étudiants de Madras qui, il y a quelques années, ont permis par leur initiative de trouver une solution en moins de deux semaines à un conflit qui immobilisait depuis des mois la *Standard Motors Company* ; autant d'exemples qui ont permis à chacun de concrétiser sa réflexion et de mettre le doigt sur la réalité de ses mobiles.

« C'est quand on renonce à la bataille qu'elle est perdue », a dit un Laotien en relatant son expérience de réfugié.

Chacun a été invité à se situer face à sa conscience, à réfléchir aux décisions qu'il lui revenait de prendre s'il ne voulait pas se payer de mots, à formuler son propre engagement et à faire de la mise au point intérieure dans le silence matinal une discipline quotidienne, sinon sa révolution demeure une révolution de quelques jours.

De fait, bien des décisions auront été prises. Un responsable étudiant de Chandigarh a fait part de son souci de combler le fossé entre ceux qui ont eu le privilège de recevoir une éducation et les illettrés. Plusieurs participants ont fait connaître leur décision de s'occuper des plus déshérités de leur quartier. D'autres ont affirmé avoir à repenser tout ce qu'ils avaient vu et entendu et, pour cela, mettre à profit les vingt, trente ou cinquante heures de train de leur retour.



La délégation du Nagaland (à gauche) et un groupe d'élèves du collège de Saint-Peter d'Agra.

Frédéric Chavanne

Lettre de Calcutta

Nous publions ci-dessous un extrait de la lettre récente d'une jeune Française qui, au terme de ses études d'ingénieur à l'Ecole des Mines de Paris, décidait en octobre dernier de partir travailler aux côtés des Sœurs de la Charité en Inde.

La moitié de mon séjour en Inde s'est presque écoulée. Le temps passe terriblement vite, aussi faut-il profiter de chaque minute, ouvrir grand les yeux, les oreilles et le cœur.

Jusqu'à Noël, j'ai travaillé à Kalighat, où se trouve le mouroir et où sont recueillis les gens mourant dans la rue. Il y a une salle pour les hommes et une pour les femmes, chacune avec une cinquantaine de lits. Je travaille dans la salle des femmes. Nous sommes plusieurs bénévoles, jusqu'à une douzaine certains jours. Le travail consiste à nourrir les patientes, à les laver, à nettoyer leur lit et à les écouter raconter leur vie en bengali ou en hindi... Au début, les sœurs ne s'occupent pas du tout des volontaires qui débarquent mais après quelque temps, quand elles voient que l'on vient tous les jours, elles deviennent plus ouvertes et la sœur supérieure s'avère très sympathique quand on la connaît mieux. Ce qui m'émerveille le plus, c'est la facilité avec laquelle j'ai fait chaque jour le travail à Kalighat et je le dis avec humilité car je sais que cette force ne vient pas de moi mais de Dieu, qui donne à chacun la force nécessaire pour accomplir ce à quoi Il l'appelle. Ce qui est par contre devenu très pesant au bout de quelques semaines, c'est le bruit et la pollution de Calcutta qui sont absolument invraisemblables : la place de la Concorde à 6 heures du soir semble un havre de paix et d'air pur à côté de l'ambiance de Calcutta : la vie ici est vraiment épuisante, ce qui porte un coup au moral quand on considère l'étendue des problèmes de cette

ville-cauchemar, le spectacle de la misère et de la corruption omniprésentes, de la pagaille et du laisser-aller général. Bref, je suis arrivée à Noël assez découragée quant à l'avenir de Calcutta en particulier et de l'Inde en général et c'est avec joie que je suis partie à Panchgani pour deux semaines.

Il m'a fallu plusieurs jours pour réaliser que j'étais bien encore en Inde tant Panchgani est l'anti-Calcutta par son silence, la pureté de son air, la beauté de son paysage, les arbres et les fleurs et bien entendu l'immense message d'espoir pour l'Inde et pour l'Asie apporté par les deux conférences, l'une avec la jeunesse d'Asie et du Pacifique, l'autre intitulée *Dialogue sur le développement*. Tu ne peux savoir combien j'ai été heureuse de rencontrer des Indiens qui, du lycée à leur lieu de travail, luttent contre la corruption qui pourrit la vie du pays, depuis l'employé des chemins de fer jusqu'aux ministres, dont l'un d'eux a dû démissionner récemment tant il était impliqué dans une histoire de corruption et de pots de vin. Après cela, avec toute une équipe, je suis allée à 300 km au nord-ouest de Calcutta, au cœur d'un des plus importants bassins houillers de l'Inde, pour une conférence avec des syndicalistes et ingénieurs de l'industrie minière. Cette région, très importante pour l'économie de l'Inde, est aussi l'une de celles où la situation est très mauvaise car l'alcool et le jeu font des ravages chez les mineurs qui sont par ailleurs exploités par les syndicats, apparentés à la mafia. C'était impressionnant de voir la soif de changement chez les gens que nous avons rencontrés et l'intérêt intense avec lequel ils ont écouté notre message.

De retour à Calcutta depuis quelques jours, j'ai repris le travail chez Mère Teresa avec joie.

B.C.

être créateur : une vocation assumée, un travail bien fait, une main tendue, un sourire... Il y a autant de manières de créer que d'individus sur terre, et autant de moments pour créer que de moments dans la vie. A chacun de laisser monter en soi la grande voix de la Création et de la laisser s'exprimer.

Dans un univers si grand où je suis si petite, si insignifiante, comment trouver la parcelle de création qui peut être mienne ? Je me posais la question récemment, quand je sentis l'importance du moment de silence que je me ménage avant de me lancer dans la journée. Un moment pour me raccrocher au fil conducteur de la vie et pour trouver ma contribution quotidienne au grand orchestre de la création universelle.

Peau neuve

Certains matins, je me réveille moulue : la fatigue, l'échec de la veille, une humeur dépressive... Je me sens larve plutôt que papillon prêt à s'envoler sur les ailes du temps ou de l'Esprit. Et pourtant, un instant de silence peut donner une toute autre texture à ma journée et une humble prière attirer sur moi une force inattendue. Un matin, peu avant le changement d'année, un poids me tenait rivée au lit, toute ma personne me pesait, j'avais comme la peau lourde. Du plus profond de moi, quelque chose réagit : et pourquoi ne ferais-tu pas peau neuve ? Place toute l'année à venir sous le signe du renouveau. Chaque jour, fais quelque chose de nouveau, ou quelque chose d'habituel mais avec un esprit nouveau.

Quelque temps après, je rencontrai une personne d'une cinquantaine d'années qui sortait d'une grave maladie : elle avait failli y laisser la vie et vivait hantée par la peur d'une rechute, ce qui la déprimait fortement. « J'ai eu récemment le fort sentiment que je ne devais plus me laisser mener par cette peur obsessionnelle », me dit-elle. Dans un moment d'inspiration, elle avait écrit : « Tu as un avenir magnifiquement assuré par Dieu, et un avenir beaucoup plus sûr que ce que tu peux imaginer pour toi-même. » La phrase d'emblée me frappa : il y avait quelque chose de dynamique et de contagieux dans le nouvel enthousiasme de vie de cette quinquagénaire.

Et si l'on souhaitait à notre époque le même optimisme pour les vingt années à venir !

Et si nous défions aussi les temps qui courent, avec leur liste noire de catastrophes et de sombres prédictions, en nous plaçant sous l'étoile du renouveau et sous les cieux d'une Autorité nouvelle dans nos vies !

Nathalie O'Neill

Acte de foi

Nous dinions avec un jeune couple. Lui, biochimiste, fait de la recherche en génétique : il nous racontait, les yeux brillants, combien ses propres expériences sur la matière vivante le confortent dans la foi. « Nous vivons dans un monde infini, disait-il, un monde encore en création ; Dieu infini, n'est-ce pas Dieu qui ne finit pas de créer, demandait-t-il : Dieu qui, de

surcroît, sollicite sans cesse l'homme pour poursuivre sa création ! »

Quand l'homme se sent-il en effet plus satisfait, plus à sa place que lorsqu'il crée ? L'on n'a pas besoin d'être un savant faisant avancer la science par ses découvertes pour connaître le sentiment de créer. A tous les niveaux de l'activité humaine, à tout moment de la vie, on peut

Un champion

par Philippe Schweisguth



Au premier abord, et de haut en bas, Alan Porteous c'est un chapeau de coutil blanc aux bords gondolés qui protège une tête blonde et des yeux clairs du brillant soleil de la montagne, dans le sud-ouest de l'Inde.

Sous le chapeau, un visage plus attentif que loquace porté par un grand corps solidement charpenté. Alan est né dans l'île du nord en Nouvelle Zélande, dans une ferme laitière de taille modeste pour ce grand pays d'élevage. Et il dirige aujourd'hui la petite ferme que son propre père avait créée de toutes pièces en 1968 à Asia Plateau, et qui fait partie intégrante du Centre asiatique du Réarmement moral.

En contrebas des bâtiments du centre sont aménagés en terrasses cinq hectares de mauvaise latérite rouge ingénieusement irrigués par les eaux usées des cuisines et des résidences du centre, après filtration et épuration sur lit bactérien.

La ferme nourrit une dizaine de vaches jersiaises qui fournissent le lait, le beurre et les yaourts nécessaires aux hôtes du centre. Deux poulaillers le ravitaillent en poulets et en œufs. Le blé, semé après la mousson en octobre et moissonné en février, avec un faible rendement, est battu, nettoyé, moulu et sommairement bluté avec des appareils de « technologie intermédiaire ». Il suffit à ravitailler le centre en farine grise dont on fait les « chapatis », ces petites crêpes légères qui accompagnent les repas indiens.

En parcourant ces terres ingrates que la mousson n'arrose – trop violemment – que trois à quatre mois par an, le visiteur occidental pense tout de suite à la nécessité de corriger par des engrais les carences minérales du sol. Mais si l'industrie des engrais en Inde se développe rapidement, ses produits restent pour le moment hors de portée de l'agriculture familiale et montagnarde des environs de Panchgani.

D'ailleurs, la ferme d'Asia Plateau n'est pas destinée à montrer ce qu'on pourrait faire à grands frais avec tous les moyens modernes, mais ce qu'il est possible de réaliser dès maintenant en améliorant à

bon compte la pratique de cette agriculture ancestrale, dans un milieu naturel ingrat.

Nous ne reviendrons pas aujourd'hui sur toutes les réalisations si intéressantes de cette ferme-pilote, déjà décrite en détails dans notre numéro d'août 1980.

Mais ce qui nous a particulièrement frappés, c'est la personnalité et le rôle d'Alan Porteous, ce champion du développement, qui a su créer un double réseau de coopération et d'amitié, d'une part avec les familles paysannes des environs de Panchgani, d'autre part avec les instituts de recherche privés ou publics et les services officiels de développement rural de la région et de l'Etat de Maharashtra.

Après le « Dialogue sur le développement » à Asia Plateau, nous avons pu passer une semaine à Pune et visiter, sous la conduite d'Alan, le Centre d'insémination artificielle de l'Etat, une école d'élevage laitier, une université agricole, une Fondation de recherche agro-alimentaire très importante, sans parler de la rencontre avec les « Pani Panchayat », les « conseils de l'eau », si importants pour la reconquête agricole de la région sèche qui

s'étend à l'est de Pune et dont nous reparlerons dans un prochain numéro.

Un des domaines où la conviction d'Alan Porteous s'engage à fond, c'est celui du reboisement. Le recul de la forêt, abusivement exploitée, est un des problèmes fondamentaux de l'Inde actuelle. Partout le déboisement a entraîné une érosion désastreuse pour l'agriculture. La raréfaction du bois comme combustible domestique maintient le regrettable emploi de la bouse de vache séchée ou la coûteuse utilisation de pétrole.

Et le meilleur moyen de reboiser c'est de commencer là où l'on vit. Déjà les eucalyptus plantés il y a 12 ans à Asia Plateau atteignent 80 cm à 1 m de circonférence. D'accord avec le village et les autorités agricoles, Alan prépare un programme de plantation de 20 000 arbres sur les terres du village de Dandeghar, où vivent les ouvriers de la ferme, et sur celles d'Asia Plateau. Et les plants, en godets de plastique, sont préparés à la ferme.

Alan Porteous est un champion du développement intégral dans lequel les hommes se réconcilient et s'entraident pour maintenir et améliorer la vie sur une terre qui paraissait en perte de vue.



Photo du haut : Alan Porteous, sa femme et ses enfants photographiés sur le char qu'il a construit lui-même pour la ferme de Panchgani. Ci-dessus : il fait visiter l'exploitation à des Indiens d'autres régions.

Dans la presse au Zimbabwe...

« Une rencontre génératrice d'espoir et de confiance », titrait en janvier dernier le quotidien *Herald*, au Zimbabwe. Il se faisait l'écho du quatrième séminaire industriel qui, peu auparavant, s'était tenu à Gwelo, dans un centre du Réarmement moral. Le journal cite les propos d'un participant de race blanche, conseiller industriel de profession : « Le rôle de l'industrie n'est pas seulement de pourvoir aux besoins matériels du pays mais aussi de forger entre hommes de races différentes ces nouveaux rapports dont nous avons tant besoin. »

...en Inde

Peu avant Noël, on lisait dans le *Nagaland Newsreview*, en Inde : « Le premier ministre du Nagaland a lancé une sorte de campagne pour que naisse un nouvel esprit parmi les dirigeants du pays. Chacun des soixante membres de l'Assemblée législative a reçu un exemplaire du livre du Britannique Garth Lean, *God's politician*. Celui-ci retrace la vie et le combat politique de William Wilberforce dans l'Angleterre des XVIII^e et XIX^e siècles et dont l'une des grandes tâches fut la réforme des mœurs de son temps. « Si nos parlementaires et nos dirigeants pouvaient étudier ce livre pendant leurs vacances de Noël, peut-on lire, et s'ils décidaient de modifier leurs mœurs un tant soit peu, ce serait un magnifique cadeau de Noël au pays. »

...et aux U.S.A.

« Quand les obstacles psychologiques qui existent entre des partis rivaux sont surmontés, de nouvelles ouvertures se font qui peuvent mener à la négociation, peut-on lire dans un article, paru récemment dans le magazine américain *Foreign Policy*. Les principes intransi-

geants et les attitudes rigides, enracinés dans l'histoire passée ne barrent plus le chemin. »

Aux Etats-Unis, les politiciens sont de plus en plus conscients du rôle de l'élément humain dans l'évolution des grandes questions d'intérêt public. L'article parle ainsi de « diplomatie parallèle » à propos d'efforts tentés pour modifier des comportements personnels. A titre d'exemple il évoque le travail accompli ces dernières années par le Réarmement moral au Zimbabwe, pendant la période de changement de gouvernement qu'a connu ce pays. Il s'agit là, lit-on, d'« une autre diplomatie venant en aide à la diplomatie officielle ».

« Deux fois mon frère »

Près de cent personnes à qui il tient à cœur de faire pénétrer en France l'esprit du Réarmement moral se sont réunies les 23 et 24 janvier derniers à Boulogne-Billancourt.

Conscients que leurs compatriotes hésitent souvent entre la recherche de l'épanouissement de soi et le don total aux autres, les participants ont approfondi la question de la complémentarité de la foi et de l'engagement. A partir d'un nouveau diaporama, ils ont étudié la vie du parlementaire anglais William Wilberforce (1759-1833), auteur de la loi sur l'abolition de la traite des noirs. Ils ont aussi envisagé les prochaines étapes de la tournée en France du spectacle « Un soleil en pleine nuit ».

Parmi les nombreuses expériences de changement et pensées communiquées durant ces 24 heures, citons ce jeune ingénieur qui a renoué avec son père à la suite d'un séjour à Caux — où son épouse et lui ont fait leur la pratique quotidienne de l'écoute — et ceci, dit par un participant musulman : « Si tu penses comme moi, tu es mon frère ; si tu ne penses pas comme moi, tu es deux fois mon frère, à cause de ce que nous pouvons apprendre l'un de l'autre. »

Bon sens australien

Lorsque plus de 200 personnes d'origines les plus diverses passent cinq jours ensemble pour se livrer à un dialogue de bon sens, il ne faut pas prendre pour acquis que cela marchera tout seul ! C'est l'expérience qu'ont faite en janvier dernier les Australiens réunis pour une conférence au centre de Réarmement moral à Melbourne.

Et pourtant, des universitaires ont pu établir le contact avec des adolescents au jargon apparemment incompréhensible, tel ouvrier préoccupé par un conflit social a trouvé un terrain d'entente avec un conférencier envoyé par IBM pour parler de microprocesseurs, tel éleveur de porcs a pu s'entretenir de valeurs spirituelles avec un parlementaire travailliste !

Chaque jour, des réunions de groupe consacrées à un sujet précis (« riches et pauvres », « la société pluri-ethnique », « l'enseignement », « l'industrie ») ont aidé les participants à sérier les problèmes et à orienter leurs discussions sur le réel.

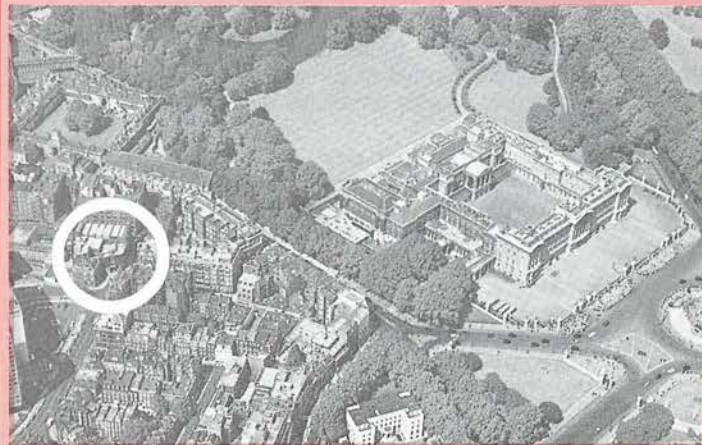
Le bon sens, en tant que moyen raisonnable d'arriver à des solutions, a-t-on conclu, ne suffit pas. Il faut d'autres ingrédients : la sensibilité qui naît du repentir ; la sagesse qui vient d'un élargissement de la compréhension des réalités ; la sollicitude qui est plus

que la distribution de bons conseils.

Changements à Londres

Le Réarmement moral est plus une façon de vivre qu'une organisation. Des formes juridiques et des moyens d'action lui sont malgré tout nécessaires. A Londres, un regroupement géographique autour du centre administratif et du Théâtre Westminster situés dans le quartier de Victoria vient de se parachever par la vente de la maison du 44 Charles Street (bien connue de certains de nos lecteurs puisqu'elle a été en particulier un point de liaison entre Anglais et Français) et par l'acquisition d'un nouveau « foyer » du Réarmement moral au 4 Buckingham Place. Les hôtes de cette maison seront, comme c'était le cas à Charles Street, M. et Mme Wise.

D'autre part, M. John Faber, qui a travaillé avec le Réarmement moral en Inde pendant treize ans et qui est un des directeurs de la maison d'édition Grosvenor Books, a été nommé le mois dernier secrétaire du Conseil d'administration du *Oxford Group*, le cadre juridique du Réarmement moral en Grande-Bretagne. Il remplace à ce poste M. Gordon Wise. M. Faber a été interviewé après son élection par le journal *Sunday Telegraph*.



Vue aérienne du quartier où sont regroupés les bureaux et les foyers de rencontres du Réarmement moral à Londres, à proximité du Palais de Buckingham. Entouré d'un cercle, le Théâtre Westminster.

« Changer » s'informatise

Merci à nos abonnés français

Au début de janvier, nous avons sollicité une aide particulière de nos abonnés français pour un important investissement dans le domaine informatique. « Changer » acquiert en effet un micro-ordinateur. Nous tenons à remercier chaleureusement tous ceux qui ont répondu à notre appel. Ils ont été nombreux (plus de cent) et généreux : plus de 11 000 F français nous sont parvenus auxquels s'ajoutent 9 000 F reçus d'autres donateurs.

Nos abonnés français nous permettent, au bénéfice de ceux de Suisse et des autres pays, de revenir un peu plus en détail sur cet investissement.

Depuis plus d'un an en effet, nous nous sommes inquiétés des augmentations considérables de nos frais de gestion de fichier. L'informatisation de ce fichier était devenue indispensable il y a quatre ans, les systèmes mécaniques vieillissant et ne pouvant être renouvelés. Mais, s'agissant d'un petit fichier comme le nôtre, les prestataires de service en matière informatique sont assez onéreux. Nous avons étudié la possibilité de nous équiper d'un appareil qui nous permettrait de gérer nous-mêmes notre fichier avec plus de sûreté et plus de souplesse.

Plusieurs mois de recherche ont abouti à la décision d'acquérir un appareil de la gamme appelée « ordinateurs personnels » ou individuels, d'un maniement facile et relativement économique puisque le prix total de l'appareil, du programme et de la formation de deux ou trois opérateurs équivaut à trois ans seulement des frais d'un prestataire de service au niveau actuel.

Le Tandy TRS 80 III et l'imprimante Epson nous permettront de réduire nos coûts de gestion de 10 000 francs français ou 3 000 Fr.s. par année, c'est-à-dire 6,5 % des dépenses totales annuelles de notre revue.

Comme nous pourrions partager l'utilisation de cet appareil avec l'Association française du Réarmement moral, celle-ci a décidé de participer pour un quart à l'achat.

Invite à nos lecteurs suisses

En accord avec les responsables des Editions de Caux, le fichier de nos abonnés suisses sera inclus dans ce processus d'informatisation. C'est pourquoi nous nous tournons aujourd'hui vers nos abonnés suisses. S'il était en effet possible de trouver parmi eux le financement des

derniers 4 000 francs suisses restant à couvrir, les économies escomptées pourraient être déjà effectives pour l'année en cours.

Le micro-ordinateur est actuellement en train d'être programmé. Il nous sera livré au courant de mars. Dans un prochain numéro, quand nous nous serons familia-

Chine (fin)

« ne faites rien » du responsable chrétien chinois cité en début d'article.

La porte n'est pas fermée à ceux des chrétiens occidentaux qui respectent cette situation, comme en témoigne la visite récente de l'archevêque anglican de Canterbury, Mgr Duncie. Le chef de l'Eglise anglicane britannique, rappelons-le, n'a aucun pouvoir sur les églises anglicanes du reste du monde. Après tout, remarquait-il lui-même, l'Angleterre a aussi institué au XVI^e siècle une certaine forme de mouvement d'autonomie.

Cette visite de l'archevêque de Canterbury démontre bien que la situation des protestants est plus simple que celle des catholiques. Le gouvernement de Beijing (Pékin) et, par conséquent l'Eglise catholique indépendante de Chine, n'a jamais reconnu l'autorité du Vatican. Elle pratique les sacrements à la lettre, célèbre la messe en latin et nomme ses propres évêques. De nombreux catholiques, en particulier le clergé, n'ont pas accepté de se couper du Saint-Siège. Ce qui, l'an dernier à Shangai, valut encore à quatre prêtres, dont trois Jésuites, d'être arrêtés.

Les chrétiens occidentaux qui se sont récemment rendus en Chine ont été presque tous stimulés par la foi intense qu'ils ont trouvée chez les Chinois après tant d'années de persécution et aussi par le fait que les chrétiens sont unis au-delà des différences entre dénominations. Mgr Duncie a exprimé le regret que l'Eglise anglicane ait exporté avec le christianisme beaucoup d'« Englishness » (anglitude !) dans le sillage du christianisme. Il est vital, selon lui, que l'Eglise s'imprègne de la culture des peuples qu'elle veut servir. Cette remarque peut montrer aux chrétiens chinois comment ils peuvent le mieux aider leur pays.

De toutes les influences, ce sont les enseignements de Confucius qui ont laissé la marque la plus forte dans la culture chinoise. Sa philosophie contient une

risés avec le fonctionnement du nouvel appareil, nous nous ferons un plaisir de faire connaître à nos lecteurs nos impressions et, nous l'espérons, notre enthousiasme d'utilisateurs.

Philippe Lasserre
Jean-Jacques Odier

P.S. Toute contribution suisse à l'achat du micro-ordinateur peut être adressée à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève (préciser : ordinateur). Les contributions en provenance d'autres pays doivent être adressées à notre adresse française (voir détails en page 2).

profonde sagesse. Elle met plus en relief les rapports entre les hommes que le côté spirituel. Confucius, après avoir été décrié autour de 1970, voit sa faveur renaître auprès des dirigeants politiques actuels. Récemment, un symposium s'est tenu dans la ville natale du philosophe (né en 551 avant Jésus-Christ). Il y fut déclaré « une grande figure de la nation chinoise ».

La « pétrification de l'esprit »

Les dirigeants de la Chine actuelle cherchent maintenant le moyen de combattre l'apathie, qui, ces trente dernières années, s'est substituée au génie inventif et au dynamisme de leur peuple. Quelque temps avant de devenir premier ministre, Zhao Ziyang a réprouvé la « pétrification de l'esprit » à laquelle a abouti un trop fort contrôle politique. Ceci dit, les citoyens restent prudents dans leurs opinions, étant donné les attaques officielles récentes contre « le libéralisme bourgeois ». Comparé au congrès de décembre 1980, le dernier congrès national du peuple en décembre 1981 a été caractérisé par une diminution sensible des discussions, des suggestions et des critiques.

Lorsque Deng Xiaoping appelle de ses vœux « une civilisation socialiste spirituelle », il aimerait offrir un but capable de mobiliser chacun et de lui insuffler l'enthousiasme. Même si c'est inconsciemment que les valeurs morales de Confucius sont transmises d'une génération à l'autre, elles restent enracinées dans la pensée de presque tous les Chinois. Après deux mille cinq cents années d'histoire, elles demeurent partie intégrante de leur culture.

La tâche des croyants serait-elle de s'acharner à donner vie à ces valeurs pour leurs concitoyens ? Il faut une volonté de cette nature pour aider la population toute entière à s'attaquer à la pauvreté et aux injustices qui entravent encore la marche du pays.

David Bunton

De l'engagement gaulliste à l'appel du Carmel

L'itinéraire d'Elisabeth de Miribel

par Philippe Lobstein

« Un de mes tout premiers, un de mes meilleurs compagnons », a écrit De Gaulle sur une photographie dédicacée à Elisabeth de Miribel, qui nous livre aujourd'hui ses souvenirs (1).

Rédactrice aux Affaires étrangères, affectée à Londres, cette jeune fille de vingt-quatre ans fut chargée un jour de porter une liste de personnalités françaises en mission dans la capitale anglaise, à un général de brigade inconnu, venu de France pour continuer la guerre.

C'était le 17 juin 1940.

Intimidée, elle frappe à la porte et se trouve en présence d'un homme qui lui paraît immense. Tout à coup, il se met à parler « comme devant un interlocuteur invisible », stigmatisant les chefs militaires qui ne croient plus à la résistance ni à la victoire.

Fille, petite-fille, arrière petite-fille de militaires, élevée dans le culte de l'honneur et de la discipline, et dans l'admiration des vainqueurs de Verdun, Elisabeth de Miribel est bouleversée.

Le lendemain, le 18 juin, elle est appelée à nouveau, cette fois pour recopier à la machine un texte « finement écrit, plein de ratures », celui du célèbre appel. Elle ne l'entendra pas puisqu'elle n'a pas de radio, mais elle pressentira sa grandeur, et quand la mission à laquelle elle appartenait sera rapatriée en France, elle restera seule, décidée à se rallier au général De Gaulle.

Cette ouverture la conduira au Canada où elle sera, au milieu de mille difficultés et incompréhensions, l'ambassadrice de la France Libre, à Alger où elle sera chargée des liens avec la presse étrangère au cabinet de De Gaulle, en Italie avec l'armée française comme correspondante de guerre, en France avec Leclerc, jusqu'à la libération de Paris.

Rupture

Cette ouverture historique est inspirée par une exigence radicale qui ne cesse de s'approfondir, de vérité et de liberté.

Déjà comme étudiante, en vacances en Autriche en 1934 où elle rencontre des

Tchèques, des Hongrois, des Autrichiens menacés dans leur vie par la montée du nazisme et de l'antisémitisme, elle est confrontée à « l'inadmissible » et a envie de crier et d'agir, quand ses camarades de France demeurent indifférents.

A vingt-et-un ans, elle pense découvrir sa voie dans l'éducation des handicapés et des délinquants. Malgré la désapprobation de sa famille, elle part à l'école de Rousseau à Genève, suit les cours de Claparède et de Piaget à l'Université, fait des stages dans une clinique psychiatrique.

Elle a reçu une formation morale et religieuse dans un milieu conservateur et catholique. A la clinique où elle travaille, les malades sont traités scientifiquement. Les valeurs morales et religieuses n'existent pas. C'est une rude épreuve pour elle, mais qui la prépare à d'autres remises en question et l'aide à s'approfondir dans l'essentiel.

Rencontres

Dans ses missions pleines d'imprévu au Canada, en Amérique, pour faire reconnaître la « France Libre », elle rencontre des hommes dont l'influence marque sa vie et dont elle nous trace d'émouvants portraits. C'est Jacques Maritain « qui lisait en vous à livre ouvert, non pour vous confondre, mais pour vous aider » et accueillait, avec sa femme Raïssa et sa belle-sœur Vera, dans sa maison de New-York, « tous les réfugiés de l'esprit ». C'est le père Couturier, l'inspirateur de la semaine de prière pour l'unité des chrétiens, « un homme essentiellement libre, d'une liberté souveraine, sans compromis, chèrement payée sans doute et dont seuls les saints savent le prix ». Dès son premier voyage au Canada, où elle s'est trouvée seule, chargée d'une immense responsabilité, vouée à une cause qui la dépassait, elle s'est sentie entraînée, au-delà de la vie politique, vers la vie spirituelle.

Tant que la guerre absorbait toutes ses énergies et qu'un esprit de chevalerie animait les Français libres, la lutte pour la

libération de la France était indissociable de sa quête spirituelle. Mais une fois la paix revenue et De Gaulle parti, bien qu'elle continuât à le servir en politique avec Malraux, aucune activité civique ne pouvait plus la satisfaire.

Vocation

C'est ainsi qu'un jour, au lieu d'accompagner Malraux à une réunion du R.P.F., le parti fondé par De Gaulle après son abandon du pouvoir, elle s'est retrouvée dans un couvent d'études des Dominicains, et que les dimanches politiques ont été remplacés par des visites au Carmel. Dix ans après, la dissidente, la rebelle, celle qui parlait, aux côtés de De Gaulle, « d'une France vivante et libre, où l'on accepte toutes les exigences et tous les risques de la vérité et de la justice », entre au Carmel.

Elle connaîtra, selon un mot du père Couturier, « la seule réalité pour laquelle tout fut créé, et qui est au bout de toutes les routes où l'on s'engage avec une loyauté totale ».

Les messages qu'elle a reçus à ce moment-là de De Gaulle et de Malraux montrent la profondeur de l'amitié et du respect qui l'unissaient à ces héros.

« Une vie est belle qui commence par l'amour et finit par l'ambition », dit une phrase illustre. Certainement davantage une vie qui commence par l'obsession de l'honneur et finit par celle de l'absolu », lui a écrit Malraux.

Au Carmel, elle retrace la vie d'une autre carmélite, Edith Stein, philosophe d'origine juive, disciple de Husserl, traquée comme juive dans les monastères où elle s'était retirée après sa conversion au christianisme, déportée et morte au camp d'Auschwitz.

Ne pouvant prononcer ses vœux définitifs car la règle carmélite s'était avérée incompatible avec sa santé, elle décide de retourner au monde, « pour être dans le monde pour les mêmes raisons qui l'en avaient séparée », suivant l'expression, toujours amicale, de Malraux.

Elle retrouve une activité politique au cabinet de Mendès-France, puis au Maroc, et son rang de secrétaire d'Ambassade, après bien des péripéties administratives qu'elle raconte avec humour.

Sa raison d'être selon le mot du poète Pierre Emmanuel qui a préfacé son livre, « c'est d'avoir su, une fois pour toutes, tout quitter », c'est d'avoir su payer le prix de « la liberté qui souffre violence » qu'est la victoire secrète sur le moi.

(1) Elisabeth de Miribel : « La Liberté souffre violence », préface de Pierre Emmanuel Plon, éditeur.



ÉLECTRICITÉ DE FRANCE



Au cours de cet hiver, des milliers de supports ont été détériorés par les intempéries. Ici des équipes EDF travaillent dans la neige pour remettre en état les réseaux.